



**CINÉMA[s]**  
**LE FRANCE**  
www.abc-lefrance.com

**LE NOUVEAU MONDE**

*The new world*

DE **TERRENCE MALICK**

fiche film

**FICHE TECHNIQUE**

USA - 2005 - 2h15

Réalisation & scénario :  
Terrence Malick

Photo :  
Emmanuel Lubezki

Montage :  
Richard Chew, Hank Corwin, Saar  
Klein, Mark Yoshikawa

Musique :  
James Horner

Interprètes :  
**Colin Farrell**  
(John Smith)  
**Christian Bale**  
(John Rolfe )  
**David Thewlis**  
(Capitaine Wingfield)  
**Noah Taylor**  
(Selway)  
**Q'Orianka Kilcher**  
(Pocahontas)  
**Christopher Plummer**  
(Capitaine Christopher Newport)  
**Ben Mendelsohn**  
(Ben)  
**Jamie Harris**  
(Emery)



**SYNOPSIS**

En avril 1607, trois bateaux anglais accostent sur la côte orientale du continent nord-américain. Au nom de la Virginia Company, ils viennent établir «Jamestown», un avant-poste économique, religieux et culturel sur ce qu'ils considèrent comme le Nouveau Monde. Même s'ils ne s'en rendent pas compte, le capitaine Newport et ses colons britanniques débarquent au cœur d'un empire indien très sophistiqué dirigé par le puissant chef Powhatan. John Smith, un officier de l'armée, est alors aux fers pour insubordination. Destabilisés, les Anglais préfèrent combattre plutôt que de s'adapter. En cherchant de l'aide auprès des Indiens, John Smith découvre une jeune femme fascinante. Volontaire et impétueuse, elle se nomme Pocahontas, ce qui signifie «l'espiègle». Très vite, un lien se crée entre elle et Smith. Un lien si puissant qu'il transcende l'amitié ou même l'amour...



## CRITIQUE

Depuis la mort de Kubrick, Terrence Malick est seul à occuper la fonction du grand maître paranoïaque et reclus, jouant du silence des astres noirs, mégalo-mane et hautain. Dès son premier film en 1973, **Badlands (la Balade sauvage)**, il entrait de plain-pied dans la légende à une époque où, il est vrai, la machine mythologique hollywoodienne s'emballait, peut-être pour la dernière fois, autour de ses nouveaux arrivants surexcités, les jeunes Cimino, Scorsese, Coppola ou Lucas.

La démiurgie de Malick, par comparaison à celle de ses collègues de la même génération (il est né en 1943) est pourtant relative. Sans raison apparente, Malick, après **les Moissons du ciel** en 1978, et alors que des ponts d'or lui sont offerts, se retire et ne tourne plus pendant vingt ans. Cette retraite a suscité les conjectures les plus folles de nombreux admirateurs et biographes mais elle reste encore largement inexpiquée. Il aurait voyagé, réfléchi, jeté par les fenêtres un million de dollars de la Paramount sur un projet racontant l'origine du monde.

Quand le cinéaste texan (Waco), ex-étudiant en philosophie (Harvard, Oxford), admirateur de Heidegger (qu'il traduira en anglais) réapparaît en 1999 avec **The Thin Red Line (la Ligne rouge)**, sa maîtrise de la mise en scène n'est en rien entamée. Il refuse toujours d'accorder des entretiens, ne se laisse plus du tout photographier. «Quand un auteur

ne montre pas son visage, il devient une manifestation locale de la fameuse réticence de Dieu à apparaître», écrivait Don DeLillo. Personne n'aurait parié un centime après cette somme qui faisait le vide autour d'elle par son écrasante supériorité, sur la volonté de Malick de tourner rapidement un nouvel opus. **The New World (le Nouveau Monde)**, après seulement sept ans d'attente, a donc bénéficié d'une rapidité d'exécution inattendue, et échauffé les commentateurs avant même qu'une seule image n'ait été montrée.

Se déroulant en Virginie, au bord de la rivière Chickahominy au début du XVIIe siècle, le film, sorte de **Barry Lyndon** marécageux, est une relecture élégiaque de l'histoire de Pocahontas, l'Indienne éprise de l'officier anglais John Smith, et montre le choc sans retour entre l'empire indigène des Powhatan et les trois caravelles de colons affrétées par le royaume britannique en 1607. La structure dramaturgique du **Nouveau Monde** est proche de celle de **la Ligne rouge** et les deux films ne cessent de rimer d'une séquence à l'autre : le débarquement, la rencontre avec les autochtones, le danger et l'émerveillement au milieu d'une nature souveraine et indifférente à la présence des hommes, l'explosion soudaine de violence puis le morne repli du désenchantement après le massacre...

Le récit est une suite de stases qui glissent les unes sur les autres selon une ligne orchestrale continue (l'ouverture de *l'Or du Rhin* de Wagner en leitmotiv).

Sous la surface chatoiyante des images et la beauté heureuse des Indiens se creusent les gouffres venteux de la désolation. Le film offre et retire d'une même main, l'aube et le crépuscule échan-gent leur lumière ; elle tombe sur les créatures effarées comme un déluge de cendres. La prière du début, proférée par la princesse indienne appelant la protection de la Mère cosmique, est soudain anéantie par l'esprit calculateur des escouades anglaises venues cadastrer, rentabiliser et évangéliser ce qu'ils considèrent comme un territoire vierge. Malick oppose la superbe des Indiens, de leurs corps nus peinturlurés, à la complexion malade des Anglais dévorés par les maladies et la famine. Mais la technique est entre les mains des Blancs, en particulier les armures de fer et les armes à feu qui déciment les rangs indiens.

Dans le numéro de février du magazine *Positif*, on peut lire une interview de Jack Fisk, chef décorateur, qui fut des trois autres films de Malick. Il explique la manière dont le cinéaste passe son temps à réécrire le scénario et improvise son film au jour le jour en fonction de son inspiration. Il aurait ainsi tourné de nombreuses séquences le week-end, en équipe réduite, dans la nature, avec les deux acteurs principaux, Colin Farrel et Q'Orianka Kilcher. «Du matin au soir, il déplaçait sa caméra en fonction du soleil, raconte Fisk. Quand on a filmé les Indiens la nuit, sur la rivière, il faisait si sombre qu'on ne pouvait pas utiliser le posomètre. Terry



tournait quand même, et ce sont parmi les plus beaux plans du film.»

Il faut saluer la photographie magnifique du chef opérateur mexicain Emmanuel Lubezski (*Sleepy Hollow*, *Ali*). L'énormité de la reconstitution historique, le luxe des détails, la profusion des séquences tournées, sont laminés par les vagues blanches des voix intérieures, évaporés en fumée par la sorcellerie somptuaire d'un montage brûlant les heures de rushes, les costumes et les décors à la tonne, la figuration prolifique, les pages et les pages de script pour quelques minutes de pure poésie bégayée. C'est «un étrange univers lacunaire, qui dérive peu à peu vers la nuit, troué de ces longues déchirures intercalaires qu'on voit aux nuages couchants, morcelé par les grands effondrements du souvenir», écrivait Julien Gracq en commentaire après avoir refermé *les Mémoires d'outre-tombe* de Châteaubriant ; on pourrait l'appliquer mot à mot au sentiment que produit le film de Malick. (...)

Didier Péron  
*Libération* - 15 février 2006

On guette l'accostage qui ouvre **Le Nouveau Monde** comme les indigènes de Virginie depuis leurs sous-bois. Avec circonspection, inquiétude. Terrence Malick, l'ermite génial aux quatre films en trente ans, a-t-il gardé le cap dans un paysage hollywoodien sacrément changé depuis sa dernière sortie, *La Ligne rouge*, en 1999 ? La réponse vient sans délai. Rien

que cette inversion du regard - la caméra du côté des autochtones plutôt que des arrivants - est un signal. Puis la rencontre des Anglais XVIIe siècle avec la tribu indienne qui les encercle, les respire et les palpe, installe un régime d'images totalement insolite et ensorcelant. Douceur ineffable des gestes, suavité chorégraphique des déplacements... Rien ne garantit la véracité historique d'une telle mise en scène, mais l'invitation est irrésistible à traverser les chimères d'un cinéaste qui repeint tout selon ses désirs et ses démons.

L'histoire de Pocahontas, la très jeune Indienne éprise d'un colon, le capitaine Smith, n'est pas que prétexte à divagation. Terrence Malick (qui y pense depuis vingt ans) la raconte dans un déroulé assez proche, dit-on, de celle des écrits officiels sur le sujet - il s'agit d'une histoire vraie, ayant donné lieu à une sorte de mythe outre-Atlantique. Auteur-réalisateur, Malick en décuple la portée romanesque et poétique. Il infiltre dans ses moindres recoins tout un nuancier de sensations, de songes, de fantasmagories. Sa manière a peu changé depuis le mythique *Badlands* (1973). Le grand fleuve cinéma de Malick est toujours saturé de voix off et de détails amoureuxment élus. Et baigne à parts égales les humains et les éléments naturels. Au fil du temps, ses films sont juste devenus de plus en plus symphoniques. La beauté monstrueuse de celui-ci tient au mariage d'une forme plus ample que jamais et d'un récit linéaire, qui fut

d'ailleurs en partie celui d'un dessin animé de Disney.

Film de la naissance de l'Amérique et d'une passion, film de la colonisation et d'un deuil, **Le Nouveau Monde** est tout cela, et plus encore. Malick sait traiter les digressions en nécessités, et, inversement, filmer des rebondissements décisifs comme des parenthèses hors du temps. Ce qu'annoncent les personnages n'est jamais ce qui arrive. Ce qui semble un répit sans conséquence scelle un destin et impose une tonalité. (...)

Pas de rousseauisme mal digéré : Malick imagine les Indiens non en «état de nature» mais au contraire comme une hypercivilisation, étrangère aux instincts de propriété, de compétition, de domination. Il obtient par là l'effet de contraste le plus violent qui soit en montrant le fort de Jamestown, siège des colons, sous le regard de Smith à son retour. Le lieu a viré au cloaque dans l'attente des renforts anglais. Les survivants de la famine et des épidémies s'entretuent et se crèvent à chercher de l'or plutôt que de la nourriture.

Les paradis perdus sont la clé de l'œuvre de Malick, et la nostalgie qu'ils creusent, le lot de tous ses héros. **Le Nouveau Monde** donne là-dessus maintes variations bouleversantes, assorties d'un doute lancinant sur la possibilité du bonheur. Le capitaine Smith (Colin Farrell, brut et triste, très bien) se demande sans cesse si ce qu'il a vécu auprès de sa petite fiancée éphémère est «vrai». Plus tard, Pocahontas (Q'Orlianka



# CINÉMA[s] LE FRANCE

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur [www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)



Kilcher, une débutante prodige de 15 ans), rebaptisée Rebecca au fort anglais, devra à son tour envisager cette idylle comme un rêve évanoui, quitte à avoir envie de s'ensabler vivante.

A ce degré de romantisme fiévreux et d'exaltation mystique, on ne voit qu'une devancière de cinéma : la merveilleuse **Adèle H**, de Truffaut, passée jadis de «l'ancien monde au nouveau monde pour rejoindre son amant». L'héroïne de Malick fait le parcours inverse. C'est une Adèle qui parviendrait à dépasser sa tragédie, mais sans que soit explicitée la nature de ce dépassement, oubli, renoncement ou sublimation. Un principe d'incertitude demeure, qui ne doit rien aux faits racontés, mais seulement aux résonances multiples que Terrence Malick leur confère. Le leitmotiv secret du discours amoureux, soufflé par les voix intérieures des personnages, est : «Qui es-tu ?» Bonne question.

Louis Guichard

*Télérama n° 2927 - 18 février 2006*

(...) **Le Nouveau Monde** est l'histoire d'un rendez-vous manqué. La découverte de ces terres sauvages aurait pu, comme le rêve Malick dans le premier tiers du film, engendrer une fusion entre l'idéal païen des Indiens et le spiritualisme puritain des Européens. De cette confrontation entre la «civilisation» et une culture proche de la nature auraient pu naître un remords, une coexistence pacifique, un métissage idéologique, une nouvelle conception

de la cohabitation interracial (illustrée par l'idylle entre Smith et Pocahontas). Au lieu de quoi les colons choisissent le viol du sanctuaire, le vol du territoire des autochtones, la destruction de l'eldorado.

Dans cette Virginie souillée, ils imposent leur convoitise, leur fanatisme. Ce sont eux qui se conduisent en barbares, abattant les arbres, repoussant les indigènes toujours plus loin, jusqu'à les exterminer. Pour avoir pactisé avec les Indiens, Smith est déchu par ses pairs, et pour avoir innocemment favorisé l'installation des occupants sans scrupule, Pocahontas sera bannie de son peuple. L'histoire, authentique, de l'expédition de Smith, appelé à d'autres missions, et de Pocahontas, qui épouse John Rolfe, un aristocrate veuf, vient à la cour de Jacques 1er et meurt dans les brouillards de la Tamise à 22 ans, a accouché d'un mythe. En Angleterre, la jeune et chaste princesse de Virginie est devenue un exemple d'assimilation.

Terrence Malick ne voit pas la légende du même œil. Nulle conversion à la foi chrétienne chez cette idéaliste livrée à l'ennemi, déracinée, portant le deuil éternel de celui qu'elle aime, et qui, plongée dans l'univers du Vieux Monde, découvre la boue, la jalousie, la mesquinerie, les luttes de pouvoir, la cupidité, l'obscurantisme religieux, le mensonge.

(...) Grand spectacle, assurément, **Le Nouveau Monde** est surtout un magnifique film d'auteur, une œuvre méditative, riche de rimes visuelles, d'échos splen-

dides, renouvelant superbement (par le respect des rituels, la chorégraphie) la représentation des Indiens de l'empire brisé de Powhatan.

Jean-Luc Douin

*Le Monde - 15 février 2006*

## L'ŒUVRE

**Badlands** : Des débuts prometteurs avec l'un de ces films-poursuites dont les Américains ont le secret. **Les moissons du ciel** : Ici le décor avait un rôle important : des terres de désolation accentuaient encore le caractère tragique de l'équipée des deux héros. **Days of heaven**, autre image de la réalité américaine, apparut comme une œuvre plus apaisée.

Jean Tulard

*Dictionnaire des réalisateurs*

## FILMOGRAPHIE

Longs métrages :	
<b>Badlands</b>	1974
La balade sauvage	
<b>Days of heaven</b>	1978
Les moissons du ciel	
<b>The thin red line</b>	1998
La ligne rouge	
<b>The new world</b>	2005
Le nouveau monde	

## Documents disponibles au France

Revue de presse importante  
Positif n°540  
Cahiers du Cinéma n°610  
Fiches du Cinéma n°1814